

Nouvelle vague de répression AU MEXIQUE

A la veille de l'ouverture de la Conférence de solidarité latino-américaine à La Havane, 13 personnes (onze citoyens mexicains et deux résidents étrangers) étaient arrêtés par des agents de la police secrète et soumis pendant une semaine à des brutalités et à des tortures inqualifiables. Menacés de mort, ils furent contraints de signer des « confessions » préparées à l'avance, relatives à une conspiration ayant pour but le renversement du gouvernement de Diaz Ordaz. Finalement amenés devant un tribunal pour une audition préliminaire, ils renièrent ces « confessions » et donnèrent la description et la preuve des tortures utilisées contre eux.

Dans les comptes rendus de la presse mexicaine, les prisonniers sont décrits comme venant de diverses tendances politiques, dont les pro-chinois et les trotskystes. Certains autres sont présentés comme entretenant des liens, de nature très vague, avec Cuba, et la presse mentionne même qu'un des accusés possédait une « automobile russe », de sorte que le lecteur puisse tirer lui-même ses conclusions. L'extraordinaire campagne de presse, les conférences à grande mise en scène de la police et du ministère public témoignent d'un « complot » d'un tout autre ordre et par conséquent d'une menace grave pour les treize victimes choisies par la police.

Deux des accusés sont décrits dans la presse comme étant « trotskystes ». L'un, Adan Nieto Castillo, est accusé d'être un ancien membre du Parti communiste mexicain qui « porte maintenant les haillons trotskystes ». L'autre, Daniel Camacho Guanche fut décrit par le procureur général adjoint comme un « trotskyste éminent » et comme un « vénézuélien, un trotskyste qui promet de l'aide, des médicaments et du matériel de propagande » à la conspiration. On dit que la contribution de Pékin a été de 1600 dollars par mois.

La preuve principale, telle que la montrent la presse et la police, se composerait de 12, 17 ou 20 tonnes, selon les cas, de littérature imprimée saisie dans une librairie pro-chinoise en même temps que des photographies de Mao, Marx, Lénine et Staline ainsi que de deux films en 16 mm sur le Vietnam et le Venezuela avec des bandes sonores en anglais, trouvées dans l'appartement de Guanche. Ces films ont été très largement projetés aux Etats-Unis et en Europe ainsi qu'à l'Université de Mexico. Ils sont semblables à beaucoup de ceux qui sont passés à la télévision dans ces pays. La police établit également un lien entre certains des accusés et un incident qui a eu lieu dans une petite ville de la côte ouest du Mexique. Sept personnes, dit-on, essayèrent sans succès de dynamiter un véhicule transportant des soldats.

Le déroulement de cette « sensationnelle opération de la police », la brutale extraction des « confessions », la construction impeccable de l'affaire elle-même, le soin

mis à y impliquer des hommes présentés comme adhérant à toutes les diverses tendances de l'extrême-gauche et enfin, ce n'est pas le moindre, l'attitude publique du procureur général adjoint lui-même donne à toute cette affaire une odeur nauséabonde même à une certaine distance.

Nous pouvons comprendre l'empressement du ministère public et de la police mexicaines à démontrer leur zèle à l'administration Johnson en ce moment de difficultés pour cette dernière. Mais espèrent-ils réellement tromper l'opinion publique mexicaine et mondiale sur la nature réelle de leur chasse aux sorcières ?

Nous appelons toutes les organisations de travailleurs et tous ceux qui sont attachés aux libertés publiques, à exprimer leur solidarité avec les victimes de Mexico et leur mépris pour les organisateurs réactionnaires de cette machination maccarthyste.

5 août 1967.
Secrétariat unifié de la
Quatrième Internationale

ENVOYEZ VOS PROTESTATIONS A :

Lic. Gustavo Diaz Ordaz
Presidente de la Republica
Palacio Nacional
Mexico 1 D.F. Mexico,
Lic. Jesus Paron Vasconcelos
Juez Segundo de Distrito en Material
Pena.
Bucareli 22
Mexico 1 D.F. Mexico.
Envoyez des copies de toutes les protestations à :
Pierre FRANK : 64, rue de Richelieu,
Paris-2^e.

A l'aide de HUGO BLANCO

Une lettre de notre camarade Hugo Blanco nous éclaire sur les conditions très pénibles de sa détention. Pour vivre en prison, il doit travailler tout le jour et une partie de la nuit, afin de fabriquer de la pacotille, vendue à vil prix sur place. Une toute petite somme d'avance lui permettait d'expédier lui-même ses productions et d'en tirer un meilleur prix, et de limiter l'effort qu'exige son entretien et celui de ses deux fils sans ressources. Les comités de soutien ne peuvent faire face qu'à un minimum, étant donné l'extension de la répression au Pérou, aussi appelons-nous nos amis, à un effort particulier pour Hugo Blanco qui doit pouvoir être libéré d'une partie de son travail harassant pour pouvoir penser, écrire, en un mot continuer sa lutte.

Souscrivez pour Hugo Blanco, à notre C.C.P. Bouyer 15 285-16 Paris, en précisant : pour Hugo Blanco.

Cuba : la première

(Suite de la page 1)
cément, à savoir de la valeur générale de la lutte de guérillas. Ils admettent maintenant qu'il existe d'autres formes de lutte armée possibles.

En outre, au cours de la conférence, loin d'entendre des attaques contre des courants et des militants révolutionnaires comme ce fut le cas à la Tricontinentale, divers propos, plus particulièrement tenus à l'égard de Yon Soza, Hugo Blanco, laissent penser que non seulement les Cubains sont moins rigides en matière de formes de lutte armée, mais aussi qu'ils sont plus ouverts en matière de collaboration avec d'autres courants révolutionnaires. Sur ce point, l'avenir ne pourra manquer d'apporter des précisions.

En résumé, la conférence de l'OLAS a en fait confirmé l'orientation définie dans le texte de Guevara pour « un deuxième, un troisième Vietnam » et repoussé catégoriquement l'orientation impliquée par la conception de la « coexistence pacifique » chère au Kremlin depuis longtemps.

Toutefois, sans amoindrir en quoi que ce soit tout ce que la conférence de l'OLAS a de positif, nous devons remarquer qu'à aucun moment au cours des débats, il a été mentionné des graves échecs que les mouvements révolutionnaires ont subis au cours des récentes années. Par suite aucune analyse des causes qui ont provoqué ces échecs n'a été faite (une telle analyse aurait renforcé l'argumentation contre la « coexistence pacifique »).

Cette lacune provient-elle seulement du fait que le débat contre les partisans de la « coexistence pacifique » a mis au second plan cette question, ou bien est-elle le fruit d'une insuffisance d'élaboration politique qui pourrait devenir grave lors des difficultés inévitables dans le cours d'une lutte révolutionnaire ? C'est une question sur laquelle on ne peut donner une réponse précise dans les conditions actuelles.

Les Noirs des Etats-Unis

Les émeutes des Noirs aux Etats-Unis, dans le courant de cet été, et la présence de Stokely Carmichael à la conférence de l'OLAS sont des événements d'importance capitale pour les Noirs, pour les Cubains et pour la révolution socialiste mondiale.

Pendant des années, le mouvement des Noirs aux Etats-Unis croissait beaucoup

PEROU : Lobaton est-il vivant ?

Notre dernier numéro était déjà sous presse quand a eu lieu la conférence de presse de Jacqueline Lobaton, femme du leader guérillero Guillermo Lobaton, disparu au début de 1966. Le Comité de Solidarité avec les victimes de la répression au Pérou sort un numéro spécial de son bulletin reproduisant l'historique précis de la scandaleuse affaire de la « disparition » de Lobaton, que fit son épouse à l'occasion de l'interpellation, au parlement péruvien, du député Mario Villarain, à propos de la rumeur selon laquelle le leader du M.I.R. survivrait dans une prison du sud du pays. Une telle affaire qui pourrait sembler rocambolesque est vraisemblable dans les conditions étranges où fut menée la répression du mouvement de guérilla. Elles illustrent la faiblesse du pouvoir bolvien et sa timidité face à ses propres crimes qui se poursuivent actuellement par une politique d'enlèvement de militants du M.I.R. qui disparaissent sans laisser de traces.

Le mouvement ouvrier doit joindre sa voix à celle de la courageuse compagne de Guillermo Lobaton et exiger que les preuves de la mort au combat du guérillero lui soient fournies ou que Belaud Terry avoue la détention d'un si éminent prisonnier.

BOLIVIE : Hugo G. Moscoso et Guillermo Lora libérés

La nouvelle succincte nous est parvenue de Bolivie, de la libération de Hugo Gonzalez Moscoso, de Guillermo Lora et de leurs compagnons, arrêtés arbitrairement et déportés dans la forêt vierge à l'annonce de l'éclatement de la guérilla. Nous ne savons rien de l'état dans lequel se trouvent nos camarades — et en particulier Hugo Moscoso, interné alors qu'il était gravement malade — après plus de trois mois d'un régime de détention impitoyable. Si le gouvernement Barrientos a dû relâcher ses otages, cela donne la mesure de sa faiblesse et de la réaction du mouvement ouvrier à sa politique terroriste. Le net recul manifesté dans le même temps par le « Président à 30% » dans l'affaire de Régis Debray, est significatif de la même perte de vitesse de son régime. La mobilisation de l'opinion publique mondiale autour de l'affaire du journaliste français a contribué aussi à faire reculer le dictateur bolvien. Il serait cependant erroné de chanter victoire. Des rebondissements inverses sont encore possibles. Guillermo Lora, par exemple, en est à sa seconde déportation. Sous de tels régimes, le pire peut toujours succéder à un mieux éphémère. La vigilance doit demeurer égale.

Une interview de Yon Sosa

par NORMAN GALL
(Voir première partie dans notre
numéro de juillet - août.)

« Quand j'arrivai au Honduras, ma mère m'envoya trois mille dollars pour acheter un camion et commencer à travailler. La plupart des rebelles de 1960 avaient accepté l'amnistie, mais nous étions restés. Au lieu d'acheter un camion, nous achetions des fusils et des bottes.

« En mars 1961, vingt-quatre parmi nous entrèrent au Guatemala, armés de six pistolets et de 18 machettes. La guerre de guérillas est un processus révolutionnaire spontané. Vous n'avez pas besoin de deux cents fusils au commencement. L'histoire est pleine d'exemples qui prouvent cela.

« Quand nous arrivâmes au Guatemala, les partis politiques démocratiques nous appelèrent dans la capitale pour participer à un autre coup d'Etat militaire contre Ydigoras. Nous étions toujours golpistas (putschistes) et non révolutionnaires. Nous nous cachâmes à Guatemala City pendant près d'un an, discutant avec des officiers qui étaient d'abord intéressés, mais qui se retirèrent ensuite, l'un après l'autre, en entendant que la révolution pourrait être sanglante.

AVEC LES PAYSANS

« Nous abandonnâmes et partîmes dans l'Orient comme guérilleros. Nous attaquions quelques petits postes militaires pour avoir plus d'armes, mais nous avions toujours peur des paysans. Nous nous cachions d'eux dans les champs, de peur qu'ils ne nous trahissent et nous livrent à l'armée.

« Ce n'est qu'en décembre 1964 que nous commençâmes à avoir confiance en eux. Nous commençâmes à apparaître régulièrement dans les villages pour y tenir des meetings et discuter le soir de la doctrine révolutionnaire. Les paysans commencèrent à nous donner de la nourriture et des informations. Avant cela, l'armée nous avait

attaqués plusieurs fois dans nos retranchements. Depuis lors, nous n'avons plus jamais été surpris par l'armée. Jusqu'à ce moment, nous ne savions rien de la révolution. Depuis lors, nous savons qu'un guérillero doit être un paysan de la région. »

La nuit qui précéda mon départ pour le camp du MR-13, les guérilleros avaient fusillé une marchande accusée de donner des renseignements à l'armée. Un an auparavant, son mari avait été exécuté pour le même délit.

Sur le chemin menant au camp de la guérilla, nous nous sommes arrêtés pour parler avec les paysans au sujet de la « fête » de la nuit antérieure à Quirigua.

Mes guides étaient quatre jeunes gens d'un village, une « milice », à qui l'on avait permis pour cette occasion de porter leurs uniformes vert olive. Tandis que nous marchions dans la région montagneuse par une chaleur de 100 degrés (Fahrenheit), un paysan nous arrêta et nous dit qu'un petit peloton de soldats était entré dans la région après la mort de la femme de Quirigua, mais qu'ils « ne s'attaquaient à personne ».

Cela était réconfortant étant donné les pauvres armes qu'avaient les miliciens — de vieux fusils, un fusil de chasse et un petit pistolet avec lequel un garçon de seize ans me visait par derrière jusqu'à ce que je lui eusse demandé de le garder dans sa poche.

L'unique bonne arme était un revolver reluisant pris lors d'une « confiscation révolutionnaire » du MR-13, au cours d'un assaut où l'on vida l'armurerie Bison dans la ville de Guatemala.

Alors que nous marchions dans la chaleur de midi, une fillette paysanne nous arrêta pour nous souhaiter bonne chance et nous donner un panier plein d'oranges. Ensuite nous descendîmes jusqu'à un marais après avoir traversé une vallée et, sous la protection de la forêt,

nous avons marché pesamment dans une boue de 30 centimètres de profondeur pendant des heures.

En comparaison avec la marche sous le soleil ardent, l'ombre de la jungle est fraîche et agréable ; les insectes et la diarrhée sont les uniques ennuis.

« Nous n'avons tué la femme qu'après l'avoir avertie de ce qu'elle devait cesser d'informer l'armée sur nos gens », dit Yon Sosa, qui est lui-même natif de Quirigua. « Mais le lendemain, elle alla à la base militaire et donna une longue liste de noms. »

« En général nous n'aimons pas procéder à des exécutions. Mais souvent il y a une forte pression de la part des paysans pour que l'on fasse justice quand quelqu'un leur porte préjudice. »

« Cette sorte de justice est généralement réservée aux policiers militaires et civils qui ont tué des gens et brûlé leurs maisons, aux grands propriétaires fonciers qui ont chassé les paysans de leurs terres. »

Dans le camp de la guérilla, construction improvisée avec des arbres abattus, où des hamacs sont protégés du soleil par des feuilles de plastique de toutes les couleurs, régnait une grande émotion, étant donné l'arrivée récente d'un commando guérillero de dix hommes et le va-et-vient des aides paysans.

Il était impressionnant de voir le nombre de paysans qui entraient et sortaient, apparemment sans aucune restriction. Il y avait des délégations de comités du peuple et des paysans qui apportaient des fruits et des légumes.

Il y avait toujours trois ou quatre adolescents qui servent à la fois de messagers, de gardes, et qui allaient à la boutique du village le plus proche et qui, même quand il n'y avait rien à faire, déambulaient dans le camp et demandaient des armes.

(Suite et fin dans notre prochain numéro.)